

## XXXII

## UN VILLAGE ABANDONNÉ

Enfin tout le monde se trouvait embarqué.

De Sambry avait l'humeur contrariée, et il ne s'en cachait nullement.

— J'espère bien, dit-il à Criquet, que ce sera la dernière de vos folies.

— J'étais dans mon droit, grommela l'autre.

— Pas du tout. Et puis, toutes ces machines-là nous font perdre énormément de temps. Voyez, la nuit tombe, et qui sait si nous pourrions encore arriver aujourd'hui à un village où camper.

En conséquence, on se hâta de mettre les rames en train et bientôt la flotille glissa sur le courant rapide du fleuve.

Le soir était venu, avec son cortège de bruits mystérieux qui parlaient plus à l'âme qu'aux sens, avec son calme recueilli, et avec sa constellation d'étoiles scintillantes dans un ciel langoureusement serein.

Instinctivement le bavardage de la caravane expira dans un chuchotement, comme si les hommes tenaient à suivre le religieux apaisement de la nature.

Seule la cadence monotone mais poétique des rames dans les eaux du fleuve jetait dans ce tableau pacifique une note plus bruyante, à laquelle venait se joindre le clapotement régulier de l'onde contre les parois des canots.

On glissait ainsi doucement, presque s'en apercevoir, comme un troupeau de cygnes qui cherchent leur route à travers un lac inconnu dans lequel ils laissent flotter leurs longues ailes inquiètes.

Et la nuit marchait toujours, envahissant complètement le domaine terrestre et ne laissant plus sur la nappe en mouvement que quelques paillettes de lueurs incertaines.

La faim tenaillait les explorateurs qui, dans leur hâte d'arriver, n'avaient plus songé au repas du soir.

— Il faut pourtant que nous soupions, dit le chef.

— Je suis le premier à ne pas refuser, répondit Criquet, qui déjà avait oublié sa fâcheuse aventure.

— Aussi je propose de camper à la bonne aventure, reprit de Sambry.

— A défaut de village on se contente d'une berge, observa sir William.

— C'est mon avis, puisque nous n'avons pas à choisir entre les deux.

— Si nous abordions là-bas, sous ce bouquet d'arbres?

— Soit.

Mwama eut un geste.

— C'est précisément un village, fit-il.

— Un village? interrogea de Sambry.

— Je vois les huttes, maître.

— Je t'avoue que je ne vois rien du tout.

Les autres ne furent pas plus heureux que leur chef.

Quoi qu'il en fût, on dirigea le cap vers le lieu désigné, et, à mesure qu'on approchait, on distingua des toits en chaume passablement délabrés, qui se détachaient sur la verdure.

— Par ma foi, c'est vrai! exclama de Sambry.

Peu à peu les silhouettes des habitations se dessinaient plus clairement et l'on put en compter une bonne douzaine.

Ce qui frappa tout d'abord les voyageurs ce fut le silence solennel qui régnait sur cette agglomération de demeures, silence que l'on justifia aisément par l'heure avancée de la nuit.

On n'y prit pas plus longuement garde, et d'un coup de rame, les embarcations touchèrent la rive.

— Que diront les indigènes de notre visite nocturne? demanda sir William.

— S'ils se rebiffent, nous les calmerons au moyen de quelques présents, répondit le chef.

— Voilà, en vérité, le moyen le plus efficace.

On s'en tint à cela, et toute la bande sauta sur la berge rocailleuse.

Naturellement le remue-ménage de cette nombreuse caravane causa assez de bruit que pour occasionner tout au moins le réveil des habitants de l'endroit; mais, à l'encontre des suppositions, pas le moindre indigène ne se montra.

— Cherchons le tembé royal, fit de Sambry.

— Comment le reconnaitrons-nous? demanda sir William.

— Parbleu, comme toujours! L'un ou l'autre négre de l'endroit voudra bien nous faire le plaisir de nous le montrer.

— Mais, mon ami, il n'y a pas plus de négres que sur ma main.

— Un peu de patience. Ces gens-là sont endormis. Dans deux minutes notre arrivée les poussera dehors.

— Il me semble qu'ils y mettent du temps.

Néanmoins, on marchait toujours vers l'intérieur du village, guidé par les reflets de la lune.

Pas l'ombre d'un être humain ne venait surgir.

— Voilà qui est étrange, fit de Sambry.

— En effet, répondit Harris.

— Cognons à la porte de cette demeure, reprit le chef; nous serons bientôt renseignés.

On s'exécuta.

Le silence le plus complet fut la seule réponse.

On frappa encore; on cria même, sans obtenir toutefois un résultat meilleur.

Les explorateurs se regardèrent, un peu étonnés.

— On dort ferme, ici, remarqua Criquet.

— La patrie des marmottes, ajouta sir William.

— Faisons un feu de peloton, conseilla le Bruxellois.

— Pas d'imprudences! exclama le chef.

— Dans un pays de sourds ces arguments sont permis.

— Il y a mieux que cela à faire.

— Attendre, n'est-ce pas, qu'il plaise à ces Messieurs de s'exhiber?

— Oh non. Entrons plutôt.

— Tiens, l'idée est pratique.

Comme l'accès de la hutte était libre, les Européens s'empressèrent de s'y engouffrer.

Rien ne bougea encore autour d'eux.

De Sambry fit flamber une allumette et sur-le-champ sa lanterne portative jeta des rayons abondants dans tous les coins de la demeure.

Un cri de surprise s'éleva.

— Vide! exclama de Sambry.

— Parole d'honneur, elle est vide! ajouta sir William.

Effectivement on n'y rencontrait plus que quelques débris d'ustensiles de ménage, les restes d'un feu éteint et trois ou quatre nattes usées, traînant sur le sol.

— Ce n'est pas ici qu'on nous renseignera, dit Criquet.

— Passons à la hutte voisine, répondit le chef.

On se hâta de sortir et de se rendre dans l'habitation contigue.

On y trouva la même solitude et le même dénuement.

Pour le coup, c'était incompréhensible.

On passa ainsi en revue tous les tombés du village, sans avoir pu mettre la main sur un seul indigène.

— Ne serait-ce pas votre empire de Waouta? demanda sir William à Criquet.

— Mon empire est mieux bâti, riposta vivement le Bruxellois.

— Peut-être n'est-il pas de ce monde!

— Dans tous les cas j'y arriverai un jour ou l'autre.

Cependant cette bizarre découverte mit les explorateurs dans une situation assez perplexé, puisqu'elle ne leur permit pas de se fixer sur le compte des lieux où ils se trouvaient.

Une chose était certaine : c'était qu'il ne se trouvait sur place, âme qui vive.

Le seul qui pût donner sur ces faits quelques éclaircissements fut Mwama.

— Qu'en dis-tu? interrogea de Sambry.

— La chose est simple, fut la réponse. Nous sommes dans un village abandonné.

— Abandonné!

— Oui, maître. Ce n'est pas la première fois que cela arrive.

Criquet interrompit l'entretien.

— Cela nous dispensera de dresser les tentes, fit-il. Casons-nous dans les huttes.

Le serviteur eut un geste d'effroi.

— Au contraire, maître, s'écria-t-il; sortons-en au plus tôt.

— Ah bah! Et pourquoi?

— Si ces demeures ont été abandonnées par les naturels, c'est qu'il doit avoir régné dans le village une maladie contagieuse, comme la peste ou toute autre; or....

Le Bruxellois ne laissa pas à Mwama le temps d'achever. Par un saut formidable, il s'élança vers la porte.

— Bonnes jambes sauvent le cou, fit-il. Salut!

La disparition était si comique que les compagnons en rirent à gorge déployée, ce qui n'empêcha pas Criquet d'aller renouveler à pleines bouffées, dans le frais, l'air de ses poumons.

Au surplus, les explorateurs partageaient complètement la manière de voir de leur camarade, et se hâtèrent de quitter ce lieu vicié par la maladie.

— Que faire maintenant? demanda de Sambry. Il est trop tard pour reprendre l'étape.

— Ma foi, restons, fit Harris.

— Ici ? exclama le chef.

— Non pas. Dressons les tentes un peu plus loin, du côté du fleuve.

— Et les miasmes du village ?

— Il n'y a aucun mal. En somme, n'avons nous pas les désinfectants de notre pharmacie ?

— Au fait, c'est juste. Partons.

La troupe se refit, en se repliant vers l'autre côté du village.

— J'ai faim, moi, grommela Criquet.

— C'est-à-dire, répondit le chef, je ne refuserai pas non plus, un bon morceau de viande.

On doubla donc le pas, d'autant plus que la nuit avançait passablement, et on laissa derrière soi les habitations abandonnées.

Soudain Criquet s'arrêta, et levant les deux bras en l'air :

— Mais, regardez-donc ! fit-il. Un étalage de parapluies !

— Qu'est-ce que vous nous chantez-là ? demanda le chef.

— Je vous assure que ce sont des parapluies.

Et le Bruxellois indiqua à ses compagnons, un long tertre fort habilement construit.

La ligne en était formée au moyen de pierres rocheuses, méticuleusement alignées.

A l'un des bouts se trouvaient deux immenses jarres ressemblant beaucoup à nos dames-jeannes, tandis qu'une foule de cruchons de dimensions moins importantes étaient, un peu plus loin, jetés à terre, pêle-mêle, avec des pots en bois.

On remarquait encore une poire à poudre indigène attachée à une longue perche, ainsi qu'un pieux très élevé surmonté d'une tête de mort.

Ce que Criquet avait pris pour des parapluies, n'en étaient pas précisément, mais à la tête et aux pieds du tertre se trouvait une couple de circonférences en feuilles de bananier cousues ensemble au moyen de lianes, lesquelles circonférences avaient presque la forme d'un parapluie.

A la vue de cette trouvaille singulière, les explorateurs ne purent réprimer un mouvement de stupéfaction, et ils n'avaient pas assez d'yeux pour tâcher d'arriver à une analyse raisonnable.

Mwama les tira de leur perplexité.

— C'est la tombe d'un chef, dit-il.

— Ça, une tombe ! s'écria Criquet. C'est plutôt un bazar.

— Mon maître peut l'appeler comme il le veut, répondit le nègre ; mais c'est un des plus beaux tombeaux indigènes, de l'Afrique.

— Eh bien, il ne sont pas difficiles ici.

— Pourquoi donc ces espèces de parasols ? demanda le chef.

— Pour protéger le défunt contre les rayons du soleil, fit le serviteur.

— Et ces cruchons, grands et petits ?

— On les a remplis de boissons, afin que le chef décédé n'ait pas soif pendant son voyage d'outre-tombe.

— En vérité, c'est ridicule.

— C'était un ivrogne pendant sa vie, probablement ? interrogea Criquet.

— Je ne sais, maître, mais l'usage est tel.

— Et la poire à poudre ?

— Pour lui donner de quoi chasser.

— Sans fusil ?

— Sans doute.

— Il est à supposer que ce brave homme jettera sa poudre aux moineaux.

— Le crâne au bout de ce gros bâton, continua Mwama, est celui du dernier ennemi tué par le monarque, et qui sert de trophée à sa tombe.

— Cette tombe est-elle sacrée ?

— Oui maître. Gare à celui qui oserait la profaner !

— Le chef serait-il également mort de la maladie contagieuse qui a dévasté ce village ?

— C'est incontestable, car la terre qui couvre la tertre a été tout fraîchement remuée.

— En effet, intervint de Sambry.

— Il doit s'agir ici, reprit le nègre, d'une épidémie récente. Poursuivis par le fléau, les habitants ont enterré leur chef ainsi que leurs frères tombés, puis ils se sont éloignés de ces lieux pour aller, dans des parages plus hospitaliers, reconstruire leur village.

— Et il n'essaient pas de combattre le mal ?

— Que voulez-vous qu'ils y fassent, maître ?

— Employer des remèdes.

— Leur fanatisme est trop grand pour songer à cela. D'après leur croyance c'est une punition leur infligée par les dieux et contre laquelle ils n'ont qu'une seule arme, la fuite.

— Vraiment, ces gens sont à plaindre.

— Oui, ils le sont.

On fit le tour de la tombe pour l'examiner en détail, puis on songea au campement.

— Vous croyez-donc qu'il n'y ait pas de danger à se caser ici? dit manda de Sambry à Harris.

— Aucun, répondit le docteur.

— Dans ce cas, à la besogne!

Les porteurs ne se firent pas prier, car il se faisait tard, et on grillait d'envie de se mettre quelque chose sous la dent.



JE TIENS MON IDOLE! EXCLAMA-T-IL. (P. 408.)

On chercha l'endroit le plus éloigné des habitations indigènes, tout contre le bord du fleuve, et l'on éleva les demeures en toile.

Une bonne demi-heure après, tout le monde se trouvait devant le repas du soir, qui fut salué par des signes de satisfaction non équivoques.

Entretemps la nuit avait gagné complètement l'espace, une nuit splendide, émaillée d'étoiles et de reflets jaunâtres, au milieu de laquelle voltigeaient des essaims d'insectes lumineux, de papillons nocturnes, et que les fleurs couchantes embaumaient de leurs senteurs.

Les explorateurs se retrempaient largement dans ce délicieux bain atmosphérique, et, après souper, s'étendirent mollement, pendant un quart-d'heure encore, sur le gazon ou sur les nattes, pour savourer quelques bouffées de tabac.

Enfin on songea au lit, et tout le monde se leva pour rentrer dans les tentes.

A l'étonnement général, von Ruff s'éloigna des demeures.

— Hé, von Ruff, où allez-vous? demanda de Sambry.

— Herboriser, répondit simplement le naturaliste.

— Pendant la nuit?

— Certainement.

— Quelle folie!

— Pas du tout; la nuit ou le jour, c'est tout comme.

— Vous n'y verrez pas, mon ami.

— J'ai ma lanterne.

— Pas celle de Diogène, n'est-ce pas? interrompit Criquet.

— D'ailleurs la lumière de la lune me suffit, répondit von Ruff.

— Mais enfin, quelle mouche vous a donc piqué?

— Je vous l'ai dit, je vais herboriser.

— Et si je vous le défendais?

— J'irais quand même.

De Sambry fronça le sourcil.

— Du reste, j'ai mes raisons, reprit le savant.

— Voyons-les, vos raisons, fit le chef d'un ton paternel.

— J'ai remarqué ici des *Barioles Nocturni*. Je veux les voir.

— Vous les verrez demain.

— Impossible.

— Comment! Impossible?

— C'est une plante d'une excessive rareté. Pline la signale dans le tome trois de son encyclopédie.

— Tome trois, page deux cent seize, ligne vingt-sixième, riait Criquet.

— Je ne sais pas au juste, répondit sérieusement le savant.

— Moi je le sais, et cela suffit, fit le Bruxellois d'un air narquois.

De Sambry lui fit signe de se taire.

— Et puis? demanda-t-il à von Ruff.

— Cette plante porte des fleurs dont l'éclat est vivement contesté, parce que, étant donné qu'elle ne s'ouvre que pendant la nuit et qu'à l'aurore elle se ferme hermétiquement, on ne se rend que

difficilement compte de ses couleurs. Vous comprenez que je ne puis pas laisser échapper l'occasion qui se présente de me convaincre par moi-même de la véracité des différentes allégations émises sur ce point, en l'examinant pendant la nuit, c'est-à-dire dans son plein épanouissement.

— Mais mon ami, prenez cette fleur lorsqu'elle est close, détachez en les corolles, et je suis persuadé que vous connaîtrez parfaitement ses couleurs.

— Cela n'est plus du tout la même chose ! exclama von Ruff.

— Soit ; mais je ne puis tolérer cette escapade nocturne.

— Pourquoi ?

— A cause des fauves, parbleu !

— Je ne les crains pas.

— Non, mais nous les craignons pour vous.

— Savez-vous seulement s'il y a des fauves ici ?

— Savez-vous s'il n'y en a pas ?

— Oh non.

— Eh bien alors ?

— Eh bien alors, j'y vais.

Von Ruff était très entêté à ses heures, surtout lorsqu'il s'agissait d'enrichir ses connaissances de botanique d'une nouvelle lumière, et l'on savait qu'il était difficile, sinon impossible, de lui faire entendre raison sur ce chapitre.

Au surplus, il trouvait toujours quelque raison qui plaidât en faveur de sa cause, et à présent cette raison était la rareté de la fleur dont il convoitait la possession.

Il raisonna tant et si bien, il fut si éloquent, si persuasif, si suppliant que de Sambry finit par l'écouter, malgré lui.

— Pourtant prenez bonne note que tout ceci est à vos risques et périls, dit le chef.

— Bien entendu, répondit le savant.

De Sambry hésita encore.

Il crut avoir trouvé le point.

— Je vous le permets, à une condition cependant.

— Laquelle ? interrogea von Ruff d'un ton joyeux.

— C'est que vous ne partirez pas seul.

— Voilà qui m'est égal, pourvu que ce ne soit pas Criquet qui m'accompagne.

Le Bruxellois fit un soubresaut.

— Vous craignez que je ne vous étrangle? demanda-t-il.

— Non, mais vous me gêneriez.

— Merci du compliment.

De Sambry en riait lui-même.

— Ne craignez rien, dit-il; c'est Mwama qui vous suivra.

Von Ruff eut un « ah! » de soulagement, et appelant le nègre :

— Viens, fit-il.

Les deux hommes s'apprêtèrent à partir.

— Bonne chance, von Ruff! cria Criquet.

Le savant ne répondit point.

— Tâchez de ne plus vous embourber dans les Eleborbus Euphorium, ajouta-t-il en s'esclaffant.

Von Ruff se retourna avec une pose de dignité méconnue.

— Euphorbus Eleborium, Monsieur, fit-il.

— Le nom n'y fait rien, mais je vous garantis que ce ne sera plus moi qui vous tirerai le nez de dessous les plantes vénéneuses.

Sans plus faire attention aux paroles de Criquet, le naturaliste s'éloigna avec son compagnon.

— Allons dormir, fit de Sambry.

— Quel fou que ce von Ruff! remarqua sir William.

— Pourvu qu'il ne se repente pas de son équipée, ajouta Harris.

— C'est pour cela que je lui ai adjoint Mwama, riposta le chef.

— S'il y va de ce train nous ne le ramènerons jamais sain et sauf en Europe, conclut sir Darly.

Comme il se faisait fort tard, les explorateurs s'empressèrent de gagner leurs hamacs, et voguèrent bientôt en pleins bras de Morphée.

Pendant ce temps, von Ruff et Mwama battirent les buissons à la recherche de la plante désirée.

Heureusement la nuit était restée sereine, inondant le paysage de charmants reflets et exhibant aux yeux toutes les beautés nocturnes de l'admirable flore africaine.

— Allons du côté des huttes, dit von Ruff; c'est là que j'ai aperçu mes fleurs.

Docilement le serviteur suivit son maître, insouciant de ce qui préoccupait celui-ci, mais l'œil ouvert au moindre mouvement qui se produisait dans les buissons ou dans les hautes herbes.

Et les deux rôdeurs marchaient d'un pas ferme vers l'endroit où von Ruff croyait trouver ce qu'il cherchait.

Au bout d'un temps relativement court, ils avaient dépassé les

dernières huttes du village, et maintenant le naturaliste oubliait la nature entière pour ne songer qu'à sa chère plante.

L'œil en feu, il s'efforçait de découvrir, à travers les ombres, la place où devait s'étaler son *Barioles Nocturni*, et à chaque instant il étendait instinctivement la main vers un bosquet, s'imaginant tenir son trésor.

Les recherches furent laborieuses, et au bout d'une grosse demi-heure, von Ruff commençait à s'imaginer qu'il s'était trompé d'endroit.

La sueur lui perlait au front, et l'idée d'une non-réussite lui serrait le cœur à le faire éclater.

Et il furetait toujours, sans rien découvrir.

— Aide-moi donc à trouver, Mwama, murmurait-il avec désespoir.

— Je ne m'y connais pas, maître, soupira l'indigène, qui avait positivement pitié du naturaliste.

— Une plante à large feuilles.

— Bien, maître.

— Deux mètres de haut.

— Bien, maître.

— Les fleurs en....

Il n'acheva pas.

D'un bond prodigieux, il sauta au-dessus d'un morceau de roc, comme s'il avait encore des jambes de vingt ans.

Il s'épancha en gestes désordonnés, pendant que, des deux mains à la fois, il tâta devant lui.

— Hurrah! Hurrah! Le *Barioles Nocturni*! hurla-t-il.

L'indigène le regarda faire en souriant.

— Viens-donc, Mwama! Viens-donc! s'écria le savant.

Mais, en cet instant, un autre objet attira l'attention du nègre.

Les broussailles s'ouvrirent spontanément, un grognement sinistre s'y fit jour et un énorme sanglier rouge fit son apparition.

Le nez au vent et les défenses mouillées de bave, le monstre s'apprêtait à s'élaner vers le naturaliste.

Mwama le vit et n'eut pas le temps de se mettre en garde.

— Sauvez-vous, maître! cria-t-il. Un sanglier.

Pourtant von Ruff, tout à son végétal, n'entendit même pas le cri d'alerte du serviteur et s'approfondissait corps et âme dans une contemplation infinie.

Mwama répéta son appel, sans parvenir à faire bouger d'une semelle, le naturaliste.

Le danger était extrême.

Les poils hérissés, audacieux, fermement campé sur ses pattes, le sanglier prit son élan vers la victime inconsciente.

Mwama épaula, un coup de feu retémit, et le quadrupède roula dans les herbes, en poussant un cri de douleur.

Le sanglier n'étant pas mort du coup, le nègre essuya sur lui encore deux balles, qui l'achevèrent.

L'irascible savant, voguant dans les sphères surnaturelles, ne s'était presque pas retourné et se bornait à citer à haute voix les qualités de coloris qu'il découvrait sur les corolles de sa fleur.

Il ne s'émouvait pas plus des coups de feu qu'un enfant d'un danger qu'il ne connaît pas, et se bornait, tout en se penchant sur l'arbuste, à demander à Mwama :

— Pourquoi donc tout ce bruit ?

— J'ai tué un sanglier rouge, fut la réponse.

— Un sanglier rouge ?

— Oui, maître, qui allait se jeter sur vous.

— Sur moi ?

— Parfaitement.

Et le savant, sans plus s'en inquiéter, continua l'examen du *Barioles Nocturni*.

Ce ne fut que lorsque son inspection fut entièrement terminée qu'il daigna jeter un regard autour de lui.

Il aperçut l'animal mort à ses pieds, et recula instinctivement.

— C'est donc bien vrai ? demanda-t-il.

— Aussi vrai que nous sommes ici.

— Diable ! Et c'est à moi qu'il en voulait ?

— Oui, maître.

— Voilà qui est fort. Je ne m'en étais pas aperçu.

— Heureusement que j'étais auprès de vous.

— En effet.

— Sans cela un malheur eut été à déplorer.

— Je t'en remercie, Mwama.

— J'ai fait mon devoir, maître.

— Non pas pour moi.

— Pas pour vous, maître ? interrogea l'indigène confus.

— Pour la science, mon ami.

Mwama ne comprit pas, mais comme c'était le naturaliste qui le disait, il devait avoir raison.

Ils étaient donc tous les deux heureux, l'un d'avoir pu faire son expérience, l'autre d'avoir sauvé son maître.

Ils réfléchirent pendant quelques secondes.

— Qu'allons nous faire de cet animal? demanda von Ruff.

— Le porter au campement.

— A quoi bon?

— C'est un excellent régal.

— Crois-tu?

— Vous en goûterez, maître.

— Soit; mais ce n'est pas moi qui le porterai.

Le serviteur n'avait pas attendu cette réplique, qui ne l'étonna d'ailleurs.

Il chargea la bête sur ses épaules, et les deux promeneurs nocturnes reprirent le chemin des tentes.

Cependant les coups de feu tirés par Mwama avaient fait bondir les environs.

On les avait entendus dans le camp et tout le monde, subitement surpris, avait sauté sur pied.

De prime-abord on s'était dit que ces détonations devaient être le fait des excursionnistes; et, au grand hasard, on était accouru vers le lieu d'où ils étaient partis.

Aussi, à peine von Ruff et Mwama avaient-ils fait un bout de route, qu'ils se rencontrèrent avec leurs compagnons de voyage.

Ces derniers avaient l'inquiétude sur le visage.

— Eh bien? Qu'est-il arrivé? demanda de Sambry.

Von Ruff raconta l'aventure, en s'extasiant surtout sur la magnifique découverte qu'il venait de faire.

Le chef n'avait pas l'air content.

— Avec vos fantaisies vous nous ferez un jour regretter votre présence parmi nous, lui dit-il.

— Je suis dans une joie indescriptible, fit le savant, sans répondre à la reprimande de de Sambry.

— Et nous sommes dans une mauvaise humeur massacrate, répliqua Crique.

— Pourquoi? interrogea naïvement von Ruff.

— Parce que vous nous empêchez de dormir.

— Moi je vous empêche de dormir?

— Mais oui, parbleu; vous nous chassez continuellement de notre lit.

— Voilà, par exemple, une chose que je ne vous ai pas demandée. Criquet roula des yeux furibonds.

— Le bon moyen de ne pas se réveiller, lorsqu'on entend des coups de feu dans la nuit ! s'écria-t-il.

— Quoi qu'il en soit, je vous préviens qu'à l'avenir vous ne sortirez plus des tentes, le soir, affirma le chef.

Von Ruff, comprenant sans doute son inconséquence, resta silencieux, et la troupe entière, munie du sanglier, s'en retourna au campement, achever le reste de la nuit, dans un repos un peu troublé.

### XXXIII

#### DES SINGES ET DES RUINES

On fut levé de bonne heure, car il fallait continuer l'étape vers les Stanley-Falls.

On bouda encore un peu von Ruff de sa mésaventure de la veille ; mais comment se fâcher avec un homme qui restait indifférent à tous les orages, d'où qu'ils vissent, et qui répondait par une parole en l'air aux remontrances qu'on lui faisait ?

Ce fut encore le cas, et lorsque les tentes furent pliées, on avait déjà passé l'éponge sur la méconduite du savant.

On allait donc regagner les canots, quand Criquet, qui s'était éloigné sans être aperçu, vint accourir avec dans les bras une grande statue, ou plutôt un grand buste en bois, grossièrement sculpté.

Le Bruxellois criait à tue-tête et faisait des bonds joyeux à faire rire un rocher.

— Je tiens mon idole ! exclama-t-il.

Et il fit, en effet, évoluer la statuette d'une main à l'autre, en lui prodiguant des saluts révérencieux.

— Où avez-vous cherché cela ? demanda de Sambry.

— Dans le temple du féticheur.

— Quelle idée !

— Une idée comme une autre.

— Et qu'allez-vous en faire ?

— L'emporter avec nous.

— Cela ne nous servira de rien.